

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Gatien Lapointe**  
**Le sens, le paradoxe pragmatique et le visiteur du soir**

Caroline Bayard

Numéro 27, automne 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39639ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1982). Compte rendu de [Gatien Lapointe : le sens, le paradoxe pragmatique et le visiteur du soir]. *Lettres québécoises*, (27), 44–45.

# Gatien Lapointe

## Le sens, le paradoxe pragmatique et le visiteur du soir

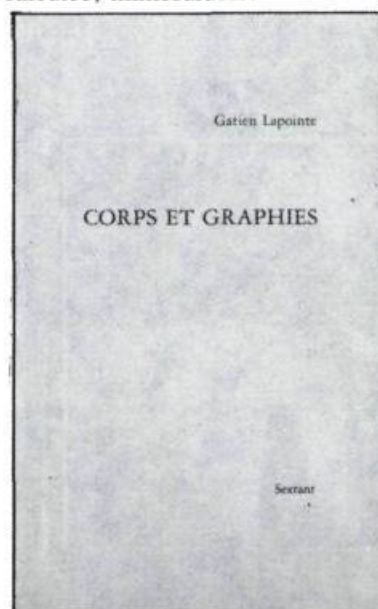
Il est revenu à la production d'écriture après une bien longue absence. On se demande si c'était vraiment une absence des circuits de publication ou une retraite, une méditation intérieure qui n'avait pas envie de s'offrir sur la place publique et encore moins de se laisser déchiffrer. C'était avec *Arbre-radar* (l'Hexagone, 1980) qu'il retournait à la communauté de la parole et c'est aujourd'hui avec *Corps et graphies* (Sextant, 1981), *Barbare inouï* (Les Écrits des Forges, 1981) et « Corps-transistor », une suite qui apparaît dans une récente anthologie publiée à Trois-Rivières *Instantané* (APLM, 1981) que Gatien Lapointe fait sa rentrée.

Est-il vrai que les poètes secouent la poussière de leurs sandales, troquent manteau pour cape, laissent pousser, tondent, hérissent en constructions audacieuses leurs cheveux, s'indiffèrent aux rides et sillons de leur peau, *mais* ne changent jamais de rythme ? BP Nichol, le « Mozart of animal sounds », comme l'appelait un autre poète canadien, l'affirmait un jour. Ce qui ne change jamais ou presque disait-il c'est le souffle, donc la pulsation de la phrase. D'où la tentation pour l'audacieux Horseman de faire exploser

cette dernière en sons, cris et gémissements. Mais cela c'est une autre histoire. Pour revenir à Lapointe, il y a en lui un rythme, une respiration qu'on retrouve depuis bientôt trois décennies. Le souffle ne trompe pas, il se choisit les mêmes pulsations que les très lointains *Temps premier* (1962, Éd. Grassin) ou *L'Ode au St-Laurent* (Éd. du jour, 1963). On pourrait identifier le battement sourd des syllabes à distance si l'on voulait se faire maquisard ou berger traquant les manoeuvres de troupe, l'oreille collée au sol pour en épier les tremblements et en déchiffrer la vague rumeur. C'est une pulsion qui n'est qu'à lui, elle ne respire bien que dans l'indicatif présent, dans l'immédiateté ou alors elle se fait infinitif, souvent, participe présent, parfois. Être, étant, est. Nul besoin d'aller chercher des passé simple et on ne trouvera pas ici de texte à l'imparfait, ni de futur non plus, il faudrait virer de bord vers Raoul Duguay ou Paul Chamberland pour cela. Les prophéties n'ont pas secoué la curiosité de Gatien Lapointe, ni n'excitent son imagination. Ce sont l'aujourd'hui, le maintenant, l'instant, le proche, le toucher et le jouir qui sont siens dans ces trois volumes. Une temporalité qui ne regarde ni en avant ni en arrière, parce qu'elle est spontanéisme, crue équinoxiale, avalanche imprévisible, non calculée, immesurable.

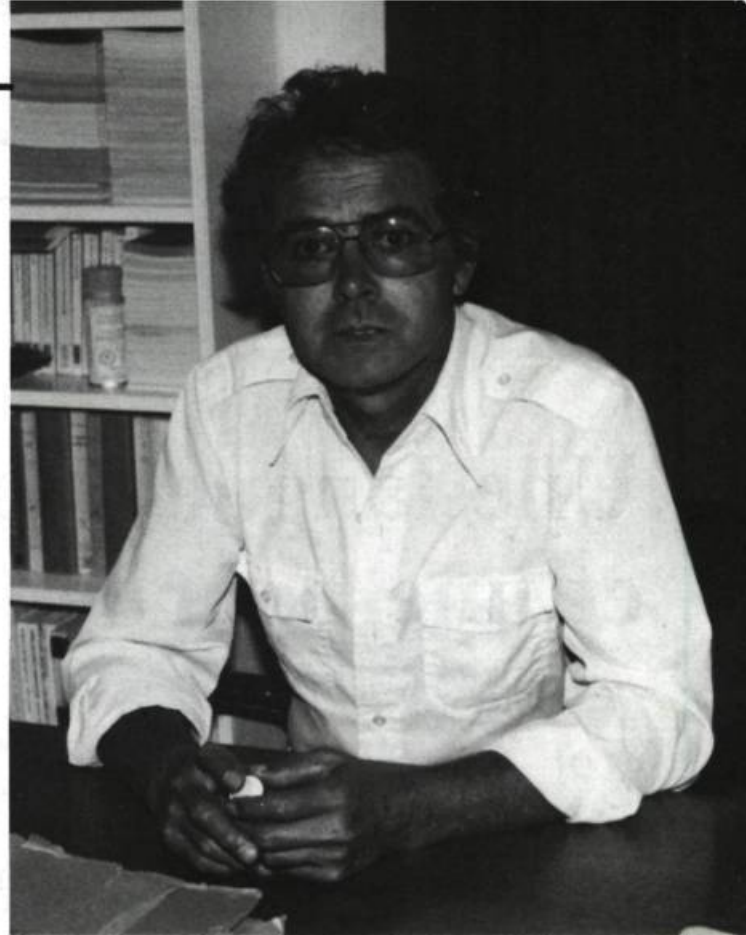


Illustration de *Corps-transistor*  
dans *Instantanés*, APLM-15.





et consonne seule, là, cerf hors du  
gymnase, par bonds, mots sans  
phrases, flexions d'intonations  
contractent dilatent — CORPS  
ORAL CORPS CHORAL —  
croupe et lance-flammes du cou,  
courbes im-pensées, figures d'in-  
connu, abrupte gueule vrille queue  
d'une comète émettant le noir  
— CLANDESTIN DE L'EX-  
TRAORDINAIRE — en jets  
d'univers l'instant irrupte SECRET  
TREMBLÉ dans le geste du mot  
dans la chair même du geste ces  
ratures nombrant la prophétique  
fugue  
(Corps et graphies, p. 14)



Gatien Lapointe ne nous offre pas une poésie de réflexion mais un texte instinctuel. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne nous fasse pas réfléchir sur le langage, le sens, le corps et les mots. S'il a été de ceux qui ont fondé le territoire il y a bientôt vingt ans et nommé un certain espace amérindien, un espace de genèse et de commencement, avec *Corps et graphies* il s'insère dans une problématique très contemporaine, celle du corps, du désir et des mots. Pour lui la langue est avant tout chose terrestre, chose des sens, les mots appartiennent à l'organique, au biologique, au corporel. Parler c'est donc mouvoir des muscles, faire se tendre des voyelles et contracter des consonnes : graphies sur page certes mais chorégraphies aussi sur lèvres et dans la volute du tympan. Et le sens direz-vous ? serait-ce le visiteur du soir ? le diable déguisé qui arrive après tous les autres pour se mêler à la foule des invités ? ce n'est pas sûr. Souvent il rappellerait plutôt le convive oublié, celui qui ne compte plus, même si on sait qu'il a autrefois pesé lourd dans un autre festin et au cours d'autres temps. On est sorti de son étai et on ne sait pas exactement où l'on va, on refuse les définitions, les balisages, les directivités claires

corps étonnés corps entonnés —  
DANSE — muscles écrits cris  
luis route jamais fixée,  
HORS DU SENS, incessante varia-  
tion, le sang étincelle sans preuves  
et sans desseins ne cherchant  
qu'une soif une bouche  
(Corps et graphies, p. 9)

Ce HORS DU SENS qu'a choisi Gatien nous rappelle que d'autres de sa génération, et je pense ici à Paul Marie et à son récent *Écritures* pour être spécifique, ont infléchi dans cette direction-là récemment. Il est curieux de passer de la terre, de la femme et de la patrie à cette exploration instinctuelle qui ne fuit pas mais abandonne plutôt la sémantique, comme un lourd bagage dont nul ne veut plus, pour lequel on n'a plus de desseins, puisque ce qu'il faut, c'est « détourner la matière de l'emprisonnement du nom » (*Corps et graphies*, p. 16) sentir premièrement, avant et d'abord. Et à travers l'alchimie de ce que Gatien nomme

phonèmes, surgira alors le sens, mais notez qu'il est « indicible ». On flairer ici le paradoxe pragmatique et *Barbare inouï* tout autant que *Corps-transistor* confirme cette intuition initiale. Texte blanc sur page rigoureusement, noire, ce *Barbare* se cisèle dans la typographique perfection d'une mise en page qui ressemble à une mise en scène. Noir et silence et puis feux lents pour que les mots acteurs surgissent de l'ombre. De nouveau le rapport paradoxal du sens au texte structure l'ensemble.

ON D'OEUF, INACHEVABLE  
PHÉNIX — sens en complot sud  
nord dans le chaos t'ouvrent courbes du  
poing étreignant tout le réel  
(Barbare inouï, p. 7)

Si donc le sens est en complot et en tension sur la boussole-texte, il est peut être dans *Barbare inouï* le diable-visiteur du soir venu tenter et faire réfléchir les insoucians du bal. Et les inviter à danser aussi. Puisque l'important dans l'univers de Gatien Lapointe c'est de savoir les spasmes et les cris et les caresses. Ce sont des poèmes qui brûlent et secouent, ils guériraient un enfant autistique et pourraient faire émerger de l'immobilité du sommeil les cinq sens engourdis. Quant à l'autre, celui qui fonctionne aussi au singulier et intéresse les linguistes, il ne s'échappe jamais vraiment. Il aime à nous le faire croire, il y joue — et bien — il sort et disparaît pour toujours revenir et permettre le paradigme. Diable, visiteur et paradoxe il est aussi celui qui permet à la brève suite de *Corps-transistor* la même véhémence, le pouvoir de « signes palpables » qui n'ont pas peur, qui sont prêts aux plus « foreuses pulsions roue de volts ». L'écriture de Gatien Lapointe est tranquillement entrée dans la modernité et elle n'est pas près d'en partir. □